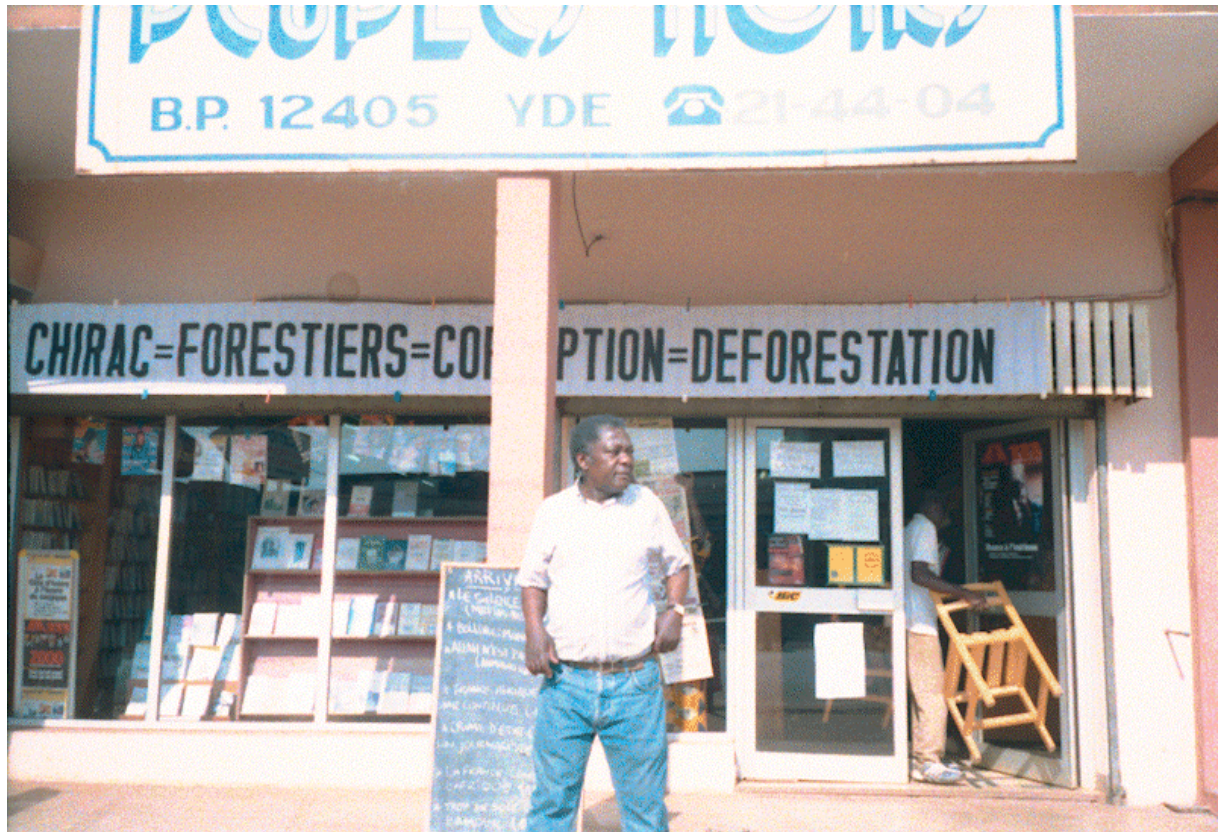


SAMBE

Bulletin de la Société des Amis de Mongo Beti

N° 2 – Deuxième semestre 2003



SOMMAIRE

P. 1 ; Mongo BETI : *A propos d'une banderole.*

P. 3 ; Ambroise KOM : *Patrimoine.*

A propos d'une banderole

Ecoeuré de voir des gens, dont on ne sait s'ils étaient malhonnêtes ou maladroits ou les deux, gâcher nos chances de faire enfin entendre la voix du peuple camerounais révolté, j'ai imaginé une manœuvre de substitution, un type d'action qui a eu un certain succès, puisque de partout on me demande m'en expliquer, ce que je fais bien volontiers.

Le mercredi 17 janvier, jour d'arrivée des chefs d'Etat africains convoqués au sommet de Yaoundé par le président français qu'ils considèrent comme leur maître on ne sait pas trop pourquoi, j'ai tendu sur la façade de mon établissement, la *Librairie des Peuples Noirs*, au quartier Tsinga à Yaoundé, une grande banderole, portant sur fond blanc, mais en caractères noirs, cette inscription bien visible de loin : Chirac=forestiers=corruption=déforestation.

La banderole a tenu de 11h30 à 17 heures environ. A cette heure-là, un fourgon de police qui rôdait dans les parages depuis quelque temps est venu se ranger devant le supermarché Max, en face de la librairie. Mes employés, ma femme et moi avons vu jaillir du véhicule un commando d'une quinzaine d'individus en tenue et casqués, qui ont traversé la rue d'un pas martial, en formation d'assaut, un très grand en tête, des petits trapus couvrant ses flancs, d'autres de taille moyenne déployés en rang derrière lui. Si les déploiements de nos soldats étaient aussi savamment organisés à Bakassi, il ne fait nul doute que notre victoire serait déjà totale sur les Nigériens. Autant le but de

l'assaut était clair, autant son objectif était incertain, je me suis donc posté sur le seuil de mon établissement pour en interdire l'entrée, symboliquement bien sûr. En réalité, ces messieurs ne s'intéressaient qu'à ma banderole, que le grand costaud arracha sans ménagement d'un bout à l'autre de la façade. Mes vives protestations laissèrent de marbre nos assaillants qui, une fois leur mission accomplie, s'en retournèrent à leur véhicule en emportant ma banderole.

Nous avons aussitôt commandé une deuxième banderole, avec les mêmes caractéristiques, à notre fournisseur habituel. Nous l'avons de la même façon tendue sur la façade de la librairie des Peuples Noirs jeudi 18 janvier à 17 heures; cette fois, elle n'a pas tenu cinq minutes, nos vaillants adversaires devaient nous guetter, tapis derrière un mur ou un poteau électrique. Ayant pu prendre la mesure de leur ennemi la veille, ils n'étaient plus qu'une demi-douzaine, d'ailleurs commandés par un en-bourgeois adipeux, mais brandissaient des matraques. Comme la veille, ils se sont jetés sur la banderole, qu'ils ont arrachée avec la même rage, et qu'ils ont emportée malgré mes vives protestations.

J'ai préparé la même opération pour vendredi 19, mais cette fois en convoquant la presse, afin qu'elle soit témoin des procédés de cette pitoyable république bananière que Paul Biya a le culot d'appeler Etat de droit. Nous avons attendu les journalistes en vain ; il est vrai que la conférence de presse dudit Chirac avait lieu en même temps au Palais des congrès. J'ai, de guerre lasse, renoncé à déployer ma troisième banderole sur la façade de ma librairie. Ce n'est que partie remise.

La violation de la liberté d'expression, sans même parler de celle du domicile privé, est flagrante, et même grossière. Après tout, l'inscription de ma banderole aurait pu être considérée comme une réclame. Depuis plusieurs semaines, ma librairie vendait avec un grand succès un petit ouvrage ayant pour titre *Le silence de la forêt*, fruit d'une longue recherche des associations françaises « Survie » et « Agir ici ». Les auteurs y décrivent abondamment les ravages que les diverses mafias étrangères, à commencer par la puissante mafia forestière française, infligent à nos forêts, dans une totale anarchie, mais non sans corrompre la plupart des dirigeants du Renouveau ainsi pris en otage. Il y est exposé surtout pourquoi la fameuse loi votée en bonne et due forme en 1994 par le parlement camerounais unique source de légitimité, qui interdisait l'exportation du bois en grumes et dont l'application fut reportée six ans durant, finit par être annulée par le président : Paul Biya cédait tout simplement au lobbying de son ami Jacques Chirac, président français qui en fit une condition de son voyage de 1999. Jacques Chirac subissait lui-même la pression de la mafia forestière française du Cameroun. Les meilleurs spécialistes annoncent un désastre écologique à terme si les mafias poursuivent cette déforestation sauvage.

Sans le sabotage auquel nous avons assisté, c'est ce thème de la défense de notre forêt, unique joyau désormais de notre patrimoine maintenant qu'ELF a pompé notre pétrole pendant des décennies sans coup férir, qui aurait dû être « ciblé », comme José Bové avait « ciblé » la mal bouffe en France, avec quel succès ! Au lieu de cela, le prétendu contre-sommet, entre les mains de gens manifestement dépourvus de toute expérience militante et de tout sens de la communication, s'est livré à toutes les extravagances de l'égoïsme, du verbiage et de la vaine fébrilité.

On m'a dit : mais pourquoi as-tu laissé faire ? Pourquoi n'avoir pas organisé le contre-sommet que tu imaginais et dont tu avais été le premier à lancer l'idée ? Uniquement parce que cela aurait fait désordre : je ne me suis pas abstenu toute ma vie, qui commence à être longue, des disputes de pouvoir pour me laisser galvauder aujourd'hui dans de misérables rivalités. J'ai donc préféré laisser le champ libre aux écervelés et autres agités, avec les résultats que l'on connaît.

La conscience internationale accepte que chaque peuple utilise tous les moyens à sa portée pour défendre ce qu'il considère comme son patrimoine. Je suis sûr que bien des gens à travers le monde nous applaudiraient s'ils apprenaient que des Camerounais ont mis le feu à des grumiers pour porter un coup d'arrêt définitif au saccage centenaire de leurs forêts par des étrangers sans scrupules, uniquement mus par le lucre. Nous ne voulons pas encore en venir à ces extrémités ; mais qu'on ne nous y accule pas. L'exploitation de notre forêt, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, est un scandale insupportable, autant du point de vue de la morale que, plus encore, du point de vue économique et politique.

Nous espérons que Paul Biya saura entendre cet avertissement.

Mongo Beti
Janvier 2001

Patrimoine

Depuis la disparition soudaine de Mongo Beti en octobre 2001, pas mal d'hommages lui ont été rendus à travers le monde. Il y a certes eu les témoignages de Douala et de Yaoundé pendant les obsèques. Mais il y a aussi eu l'hommage de février 2002 à l'amphithéâtre de la Sorbonne à Paris, initié par des amis et des compagnons de lutte. D'autres hommages moins tonitruants ont eu lieu à San Diego (Californie) pendant le colloque de l'African Literature Association en avril 2002, à Columbia University, New York en octobre 2002 à l'initiative de Maryse Condé, à Toulouse en mai 2002, à Grenoble et ici même à Yaoundé en octobre 2002, à Hamburg, Hanovre et Berlin en octobre 2002 grâce à une association germano-camerounaise (Kamerun Komitee e.V.) ! Simultanément, journalistes, amis, admirateurs et critiques littéraires d'origines diverses ont organisé des émissions radio-télévisées et publié des articles émouvants sur l'itinéraire de l'écrivain camerounais, sur sa contribution à la culture et aux savoirs africains et universels. Nous n'avons pas encore la distance suffisante pour colliger les textes ainsi parus dans le monde entier. Toujours est-il que le volumineux Dossier de Presse (*Mongo Beti 1932-2001*, février 2002) que le Centre Culturel Français de Douala a eu l'heureuse idée de rassembler donne une bonne indication de l'émotion suscitée par la mort du grand prophète que nous avons eu l'honneur d'avoir comme compatriote.

Il ne s'agit plus aujourd'hui d'organiser ici des séances de témoignage. Certes, il reste pas mal à dire et à écrire sur l'homme que fut Mongo Beti, sur l'itinéraire du « fauve » pour emprunter une expression de Célestin Monga. Avec la parution de *Remember Mongo Beti*, nous voudrions, à notre niveau, mettre fin à la saison des hommages. Comme on le constatera, le Mémorial est un collectif dans lequel sont représentés plusieurs générations d'écrivains africains, des ami(e)s de Mongo Beti, des critiques et divers compagnons de lutte. Pour autant, le mémorial n'est qu'une contribution à la connaissance de l'homme et il reste à souhaiter que de nombreuses autres du même genre et/ou d'un genre différent puissent voir le jour.

L'objectif de cette journée consistera à présenter le mémorial et à dialoguer avec quelques uns des collaborateurs qui ont pu se libérer de leurs activités professionnelles pour se joindre à nous. Mais au-delà du lancement officiel du mémorial, nous voudrions surtout profiter de l'occasion pour inviter les Camerounais à réfléchir sur l'héritage de Mongo Beti. Écrivain, enseignant de carrière, homme politique et militant anticolonialiste, promoteur des droits de la personne et défenseur des libertés d'expression, éditeur et éditorialiste, libraire et agriculteur, Mongo Beti, on le sait, fut un Africain aux dimensions multiples. Dans un continent en quête de valeurs, il me semble donc urgent de nous interroger dès à présent sur la manière dont nous allons gérer le patrimoine intellectuel, artistique, idéologique, politique, économique, social et culturel que nous a légué Mongo Beti.

Au plan idéologique et politique, Mongo Beti a poursuivi et donné corps au rubenisme. Pour lui, en effet, le rubenisme n'est pas seulement une philosophie de l'action mais aussi un savoir qu'il faut maîtriser. En tant que déconstruction des stratégies coloniales d'asservissement, le rubenisme peut être perçu comme une contribution majeure aux théories postcoloniales qui sont reconnues comme les plus opérationnelles dans le décryptage de la condition des peuples victimes de l'occupation et des exploitations diverses. L'intérêt que Mongo Beti porte à la connaissance de l'histoire paraît intimement lié au rubenisme. L'histoire, nous le savons, est souvent écrite du point de vue du vainqueur. Mongo Beti nous invite à remettre en question cette perspective pour donner une nouvelle représentation de nous-mêmes. De ce point de vue, il faudrait relire et poursuivre les investigations qu'il a initiées avec Odile Tobner dans le *Dictionnaire de la Négritude* (Paris, l'Harmattan, 1989).

C'est pourtant au plan de la créativité que Mongo Beti nous interpelle avec urgence. Au-delà de sa création romanesque, Mongo Beti nous aura montré que la maîtrise de notre destin passe nécessairement par une créativité dont l'essence doit consister à changer la représentation que les autres ont de nous et à nous façonner une image à notre mesure. C'est le sens des multiples activités socio-culturelles qu'il a créés et qu'il nous faudra poursuivre d'une manière ou d'une autre. Pendant presque une quinzaine d'années, la revue *Peuples noirs Peuples africains* libéra la parole africaine et le

discours sur l’Afrique. La librairie des peuples noirs est unique en son genre. La radio libre en création ainsi que les multiples associations qu’il faisait naître au gré des circonstances sont la preuve que la libération est une œuvre de longue haleine et qu’au besoin la résistance doit devenir un mode de vie et qu’il nous faut trouver les énergies pour aller jusqu’au bout.

Mais par-dessus tout, Mongo Beti nous aura marqués par la hauteur de ses préoccupations éthiques. Dans un continent où la classe politique et une certaine élite intellectuelle se donnent pratiquement la main pour organiser les dérives les plus monstrueuses, Mongo Beti faisait constamment montre de son indignation. Citant un poète latin, il affirme : « si la nature ne t’a pas donné le génie, l’indignation te rendra génial ». Dans un pays où les services publics, de l’enseignement aux services de santé en passant par la police et les approvisionnements en eau et en électricité, se caractérisent par leur défaillance, dans un monde où la corruption est devenue la norme du fait que le peuple s’en est accommodé, Mongo Beti n’avait cessé de s’indigner, de protester.

Bref, Mongo Beti, même s’il nous bouscule et dérange par bien des côtés, fait partie d’un patrimoine qui nous interpelle et que nous devons méditer. Aucune dérobade n’est possible. Car ce serait nous détourner de nos responsabilités en niant notre histoire et en ignorant la subalternité que nous impose la condition postcoloniale. Il s’agit donc, aujourd’hui, de réfléchir non seulement aux voies et moyens de maintenir l’héritage mais aussi de songer aux stratégies permettant de l’accroître, de le perpétuer et sans doute de véritablement nous l’approprier.

Ambroise Kom
Juin 2003

Réédition : Mongo Beti, *Main basse sur le Cameroun, Autopsie d’une décolonisation*, 270 p. Paris, La Découverte, novembre 2003.

Bibliographie : *Remember Mongo Beti*, Mémorial réalisé par A. Kom, Bayreuth African studies 67.
Site internet : www.mongobeti.org Sur ce site sont progressivement mis en ligne les numéros de la revue *Peuples Noirs Peuples Africains*, par J.M. Volet, A. Ntonfo et leurs collaborateurs.

Société des amis de Mongo Beti (SAMBE)

Association sans but lucratif

Librairie des Peuples Noirs B.P. 12405 Yaoundé Cameroun Tél. (237) 221 44 04

Bulletin d’adhésion et de cotisation 2004

Nom : Prénom :

Profession :

Adresse :

Tél. : E-mail :

Montant de la cotisation : 10000 F Don : Total :

Ou 20 dollars ou euros

Mode de règlement : _ espèces _ chèque bancaire, postal

Date : Signature de l’adhérent :

Correspondants : Europe : O. Biyidi, 23, rue Daliphard, F – 76000 Rouen , e-mail obiyadi@easyconnect.fr

Amérique : A. Kom , Holycross, One College st, Worcester MA 01610, 2395 USA, akom@holycross.edu